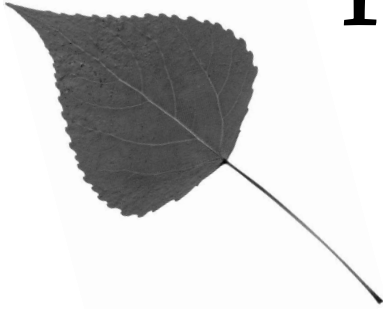


Le Peuplier noir



par Ghislain Bédard

Je regarde au dehors. Du haut de ma fenêtre, je ne peux m'empêcher de voir le vide. À vrai dire, mes yeux perçoivent parfaitement, au loin, le magnifique ciel, qu'il soit bleu azur ou gris de nuages amoncelés. Et sous le ciel, comme en avant-scène, ils observent toujours les maisons d'en face, rangées les unes contre les autres, soumises à la loi implacable de la ligne droite imposée par la rue, elle-même flanquée de trottoirs de bétons propres et blancs. Et mon regard s'étire encore par-dessus les toits jusqu'au-delà des rues... Mais malgré tout cela, je vois cette béance, ce trou, juste devant moi. Véritable vacuum qui aspire tout ce qu'il y a autour. Un vif sentiment de tristesse, un sourd élan de colère, une absence burinée au fond de l'être me prouvent que je ne rêve pas. Un espace ajouré devant ma fenêtre, noyé maintenant sous la lumière crue du jour, réclame la clémence de la verdure, la magnificence de la nature qui fait parfois défaut au coeur de ce paysage contrefait par la ville...

Par-delà la fenêtre de mon logis, un peuplier noir quasi centenaire étendait son ramage au-dessus des demeures agglutinées. Un de ces arbres majestueux dans lequel le vent se plaisait à jouer à cache-cache et à danser. Toutes ses branches tendues vers le ciel, aussi bien que ses racines enfoncées dans le sol, me parlaient : le charme de sa frondaison ajoutait vie à ce cadre citadin sans âme. Ses feuilles qui bruissaient dans la brise, à la brunante, réconfortaient de leur douce mélopée les soirs venteux de ma vie. Elles étaient présentes à chacun des soubresauts de mon humble existence comme à chacun de ses élans, imitant son mouvement, sa mouvance. Ce fier feuillu,

dont chaque repli du tronc grisâtre rappelait les rides de la peau, m'apprenait tout de la vie, de ses charmes, de ses raideurs, de ses consolations, de ses jubilations. Il m'accompagnait.

Quelques mois après avoir fait sa connaissance ~ sa présence a été déterminante dans le choix de l'appartement où je réside ~ je me suis pris à sceller une sorte de pacte avec lui : il me protégeait, et je le protégerais en retour. Un vieux sage, à qui je racontais cette histoire bien plus tard, me confia tout bonnement que c'était là l'ordre des choses : pour lui, il était bien évident que les arbres nous protègent toujours. Telle est la vertu qu'on leur attribue depuis les âges. Les jours de grands vents comme lorsque parfois la brise légère s'insinue dans le feuillage la nuit, j'ai vraiment senti et goûté sa présence rassurante, apaisante...

Parfois aussi, entre chien et loup, je m'assois par terre au milieu de mon séjour, tourné vers l'embrasement de la fenêtre. Sa silhouette se découpait alors à contre-jour devant la magnificence bleutée du crépuscule. Je me recueillais en silence à son pied, rendant grâce pour les beautés de la vie. Les arbres jettent des ponts entre ciel et terre. N'avez-vous pas remarqué comment leurs mille branches offertes sont la réplique du réseau de leurs racines fouillant le sol? L'arbre est ancré à la dense matière du sol aussi bien qu'à l'évanescence matière du ciel! Et puis le tronc forme un passage entre ces deux pôles, entre deux univers si proches.

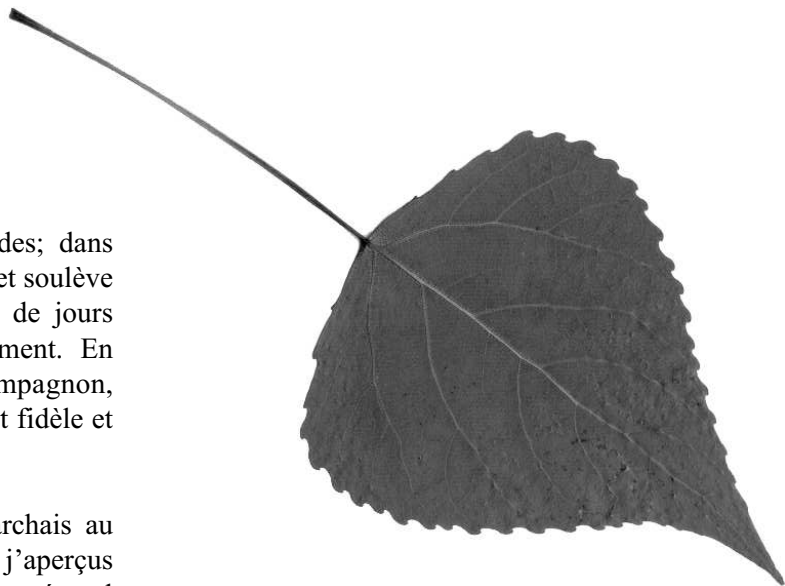
Chaque jour, je prends le temps de me promener dans le quartier. Au sortir de chez moi, j'avais souvent remarqué qu'une des racines du peuplier noir courait à la surface du sol, fuyant hors de sa cage imposée. Elle soulevait, de sa force herculéenne, l'asphalte et le béton qui la recouvraient, créant nombre de brèches et de replis. Là résidait la beauté singulière de cet arbre : dans cette vie subversive qui pousse, qui se fraie un

chemin malgré les obstacles les plus solides; dans cette racine folle, gonflée de vie, qui résiste et soulève la dalle. Celle-ci m'a souvent inspiré lors de jours moroses où j'étais accablé de découragement. En somme, cet arbre était un véritable compagnon, bravant les humeurs du temps comme il était fidèle et attentif aux miennes...

Un vendredi soir de juin, alors que je marchais au retour du travail en direction de chez moi, j'aperçus des manières d'hiéroglyphes ~ de la peinture aérosol fluorescente de couleur orangée ~ encerclant les sorties d'eau qui parsemaient les trottoirs en mauvais état. « Ils vont refaire les trottoirs », me suis-je dit, sans trop m'y attarder, poursuivant ma route. Lorsque j'arrivai sous ma fenêtre, je fus stupéfait de voir ce que je vis : une cicatrice orangée était tracée le long de la racine rebelle du peuplier noir et en travers de son tronc, à hauteur d'homme. Des balafres qui ne pouvaient qu'annoncer la fin.

M'apparut alors comme un affront, aiguillonné que j'étais par la colère, l'outrancière prétention de la ville, voire la nature même de son orgueil : aplanir les défauts, rendre conforme le paysage. Le règne de la ligne droite et de l'équerre, le contrôle du parcours sinueux et créatif que prend la vie. J'en fus profondément triste. Et l'arbre, lui, ne protestait pas! Son silence le clouait à son destin. Mais mon pacte me liait à lui. Comment le sauver? Comment réagir sur le moment? Me dresser devant son tronc, m'attacher à son fût pour le protéger de ses assassins? Ou encore déposer une unique plainte contre la ville? Quel pouvoir était le mien? Je me sentais lâche, impuissant devant cet outrage fait à la vie, et profondément accablé. De quel droit enfermer la nature dans notre vision si étroite du monde et de la beauté?

Comble de malheur, il me fallait partir pour la fin de semaine. J'aurais quand même le temps d'y réfléchir jusqu'à mon retour, tard le dimanche soir. Mais, pour résultat, rien que la tristesse de l'impuissance. Le lundi matin, lorsque je sortis de chez moi pour me rendre au travail, une équipe d'hommes s'affairait autour de l'arbre. Les grands moyens étaient au rendez-vous :



pelle mécanique, tronçonneuses, tout l'attirail! Penaud, je fis quelques pas vers l'arbre, n'osant m'approcher trop près. Je le regardai une dernière fois, j'admirai sa prestance, sa dignité devant l'adversité, la déconfiture. J'aurais tant voulu embrasser son tronc une dernière fois. Mais je bifurquai plutôt en direction du trottoir qui s'étirait, suivant sa ligne droite, à perte de vue. Je savais que je ne le reverrais plus. Le vide.

Le soir venu, je vis qu'en lieu et place de l'arbre, il n'y avait plus que quelques branches éparses étendues sur le sol. Je ramassai quelques feuilles, en souvenir de mon peuplier noir, avant de rentrer chez moi. C'est alors seulement que j'eus l'idée, en montant les quelques marches qui me séparaient de mon logis, d'écrire, de « crier » son histoire à tous vents pour le faire revivre. Des mots montèrent dans ma gorge : « On t'a coupé, mais tu vivras! Tu m'as inspiré tant de poésie, de beauté que je dirai, que je chanterai haut et fort ta résistance. En ces mots : nous n'avons pas vu ta beauté, nous t'avons renversé. Je le dirai pour prévenir d'autres outrages, car des histoires comme celles-là, il en existe beaucoup d'autres... »

J'étais dans mes pensées quand le vent souffla. Du haut du balcon de mon appartement, je sentais sur mon visage le souffle qui avait dansé dans ses branches. Mon regard s'étira au loin, au-delà du vide, avant de s'égarer sur ma main. Le temps s'arrêta tout d'un coup lorsque je remarquai ceci : les feuilles que j'avais ramassées avaient toutes la forme d'un cœur.